

Entrevue avec le professeur Pierre-Yves Mocquais, Doyen du campus Saint-Jean de l'Université de l'Alberta

Jérôme Melançon

Volume 33, numéro 1-2, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083765ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083765ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Melançon, J. (2021). Entrevue avec le professeur Pierre-Yves Mocquais, Doyen du campus Saint-Jean de l'Université de l'Alberta. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 33(1-2), 3–33. <https://doi.org/10.7202/1083765ar>

**Entrevue avec le professeur Pierre-Yves Mocquais,
Doyen du campus Saint-Jean
de l'Université de l'Alberta, réalisée par
Jérôme Melançon, chef de programme Études
francophones et interculturelles de la Cité
universitaire francophone (Université de Regina)**

Jérôme Melançon:

Bonjour Doyen, nous tenons à vous remercier de nous avoir accordé cette entrevue. Alors, nous allons commencer. Pouvez-vous nous parler un peu du milieu dans lequel vous avez grandi?

Pierre-Yves Mocquais:

J'ai grandi dans différentes parties de France, en raison de la carrière professionnelle de mon père. Je suis né dans l'ouest de la France sur la Vallée de la Loire qui demeure en quelque sorte un peu ma région d'attache. Mais mes parents viennent de la région du Poitou-Vendée. Et j'ai vécu tour à tour dans l'est de la France, en Lorraine; j'ai vécu dans le centre de la France, dans l'Orléanais à Orléans; puis, j'ai revécu à nouveau dans l'est de la France, en Franche-Comté; puisque j'ai fait mes études universitaires en France à l'Université de Franche-Comté. J'ai passé trois ans auparavant, mes trois dernières années d'école secondaire ou de lycée dans un collège jésuite, ce qui a beaucoup contribué à ma formation, surtout ma formation intellectuelle. Et puis, c'est quand j'étais à l'Université de Franche-Comté que, de fil en aiguille, je me suis retrouvé à venir au Canada, encouragé par un de mes professeurs qui m'avait dit que l'avenir était dans la littérature et la culture du Canada français.



Photo de Pierre-Yves Mocquais

Jérôme Melançon:

Vous parlez de vos grands-parents qui œuvraient au sein de la résistance pendant que votre grand-père était directeur d'école. Pour reprendre un peu les termes de votre livre *Histoire(s) de famille(s)*¹, où vous le mentionnez, comment «la mémoire» et «les récits» de votre famille ou du moins de votre milieu ont-ils formé votre identité?

Pierre-Yves Mocquais:

C'est une très bonne question parce qu'effectivement, c'est quelque chose qui a beaucoup formé mon identité. J'avais des grands-parents paternels qui étaient tous les deux ce qu'on appelle en France des professeurs des écoles, donc instituteurs. Et d'ailleurs, si vous regardez derrière moi, une grande partie de la bibliothèque que j'ai là, ce sont des livres qui appartenaient à mon grand-père et à mon père. Et puis, j'avais un autre grand-père qui était forgeron, ce que l'on appelle en France un maréchal-ferrant. C'est-à-dire, c'est quelqu'un qui ferrait... ça ne remonte pas à Mathusalem, mais enfin! C'est quelqu'un qui ferrait les chevaux. Et quand j'étais enfant, des choses que je faisais, c'était de l'aider en quelque sorte pour calmer le cheval. Mon grand-père me donnait un bâton sur lequel était fixée une partie de queue de cheval. Et je devais doucement passer ça sur le cheval pour éviter que les mouches ne l'embêtent. Et que quand il avait une de ses pattes sur mon grand-père, sur les genoux de mon grand-père, pour éviter qu'il ne le rue. Pour moi, ça a beaucoup joué. Ces racines-là, ce sont des racines qui sont beaucoup importantes.

Mais en même temps, ce qui m'attirait au Canada quand j'y suis venu la première fois en 1971, donc j'avais vingt ans, ça a été la dimension multiculturelle du Canada. La France était très homogène à ce moment-là, à cette époque, au début des années soixante-dix. Et une des choses qui m'a totalement conquis pour le Canada, c'était ça, cette dimension, cette diversité. Et c'est par la suite que j'ai commencé à m'intéresser à la littérature québécoise. Je suis tombé – comme je le dis toujours – littéralement en amour avec la littérature québécoise, surtout celle des années soixante.

Jérôme Melançon:

Je vais y revenir à l'instant. Vous avez mentionné les jésuites et un professeur qui vous a suggéré de venir au Canada. Quelles furent vos premières rencontres intellectuelles, quelles personnes, quels livres vous ont marqué?

Pierre-Yves Mocquais:

S'il y a un livre, une œuvre littéraire qui m'a particulièrement marqué qui continue de me marquer... Il y a quelque temps d'ailleurs, quelqu'un m'a demandé: «si vous étiez perdu sur une île, abandonné quelque part, et qu'on vous dise, vous avez droit à un livre, lequel serait-ce?» J'ai immédiatement répondu: «ce serait les *Essais* de Montaigne»². Et les *Essais* de Montaigne demeurent pour moi une profonde source d'inspiration; même si je n'ai pas vraiment le temps de m'y replonger. Les *Essais* de Montaigne, pour moi, ont joué un très grand rôle dans ma formation personnelle, intellectuelle si vous voulez. Donc, c'est une de mes lectures favorites.

Alors, je me suis bien souvent posé la question de savoir pourquoi j'avais choisi de devenir professeur de lettres, comme on dit en France. Parce que j'aimais autant, presque, sinon plus, l'histoire. Et c'est quelque chose qui m'a été inculqué vraiment pendant les trois ans que j'ai passés chez les «bons pères» comme on disait. Au sens où, particulièrement, j'adorais l'histoire ancienne. J'ai toujours attaché énormément d'importance: j'ai toujours attaché beaucoup d'importance à la notion de chronologie pour comprendre comment les choses évoluent, comment l'humanité évolue, comment la pensée évolue. Et comment nos sociétés et notre civilisation évoluent et pourquoi? Y compris, et c'est une des choses qui me fascinaient totalement quand je lisais énormément de choses sur l'histoire antique, si vous voulez, l'histoire ancienne: les mouvements de populations. Et quand j'entends les gens de nos jours se lamenter de l'arrivée d'étrangers ou de la nécessité de construire un mur à la frontière entre les États-Unis et le Mexique. Ce qui a fait l'humanité, vous savez, c'est justement ces mouvements des populations. Depuis le début de l'humanité, le fait que l'humanité soit sortie de la corne de l'Afrique, et puis ce soit répandue ensuite et ensuite... Je me rappelle dire à certains de mes étudiants: est-ce que vous vous rendez compte que les Hongrois, par exemple, sont les descendants des Huns de l'Asie centrale? Est-ce que vous comprenez pourquoi il y a eu cette guerre dans les Balkans? Que deux fois l'Islam a

tenté de s’implanter en Europe de l’Ouest, une fois arrêté à Poitiers, une autre fois arrêté aux portes de Vienne? Il faut comprendre ces choses-là, il faut bien comprendre un petit peu pourquoi nous sommes tellement – et pour moi c’est une grande chose – on est tellement mélangés en quelque sorte.

Jérôme Melançon:

Une autre grande figure littéraire est centrale à votre parcours, celle de Hubert Aquin, sur qui vous avez fait votre thèse et publié un livre, en plus de participer à une édition critique de son œuvre. Quelle place occupe Aquin dans votre parcours intellectuel?

Pierre-Yves Mocquais:

Aquin y occupe une place importante. Même là, si encore je n’ai pas eu dans les années écoulées beaucoup de temps pour m’y remettre. Encore qu’en ce moment, je reviens sur cet article absolument remarquable d’Hubert Aquin sur la fatigue culturelle du Canada français³, puisque l’Association de littérature canadienne et québécoise m’a demandé d’être leur conférencier invité pour leur congrès le 29 mai 2021. Donc, c’est l’une des choses sur lesquelles je me repenche. C’est très intéressant la manière dont je me retrouvai à faire mon doctorat sur Hubert Aquin. C’était encore une époque où on tendait à faire des doctorats sur des auteurs, plutôt que sur des approches transversales ou plutôt thématiques; on travaillait sur un auteur. Mon directeur de thèse à l’époque, puisque je m’étais retrouvé à l’université de Western Ontario, m’avait donné une liste de lecture extrêmement longue. Il m’a dit: «Tu vas lire tout ça, et puis tu sauras sur qui tu vas travailler et sur quoi tu veux travailler, tu le sauras.» Alors, j’ai passé au moins une année à lire et à avaler de la littérature québécoise, du bon et du moins bon. Et puis, un jour, je suis tombé sur Hubert Aquin quoi! Bon, j’avais déjà lu Réjean Ducharme, j’avais déjà fait ma maîtrise sur l’œuvre de Réjean Ducharme. Mais, je suis tombé sur Hubert Aquin. Et là, j’ai été véritablement conquis par Hubert Aquin parce que j’ai toujours trouvé que l’œuvre d’Hubert Aquin allait au-delà, très au-delà même, des limites du

Québec et de la francophonie québécoise. Il posait des questions beaucoup plus fondamentales sur l'humain, sur la place de la personne dans la création... Et il y avait toujours cette recherche par l'écriture chez Hubert Aquin. Cette recherche très complexe, et en particulier dans le cas de *Neige noire*⁴. Incontestablement, lorsque l'on m'a demandé de faire l'édition critique de *Neige noire*, j'ai été très heureux de faire ça. En même temps sans me rendre compte à quel point c'était un travail énorme, parce que Aquin a détruit tous ses manuscrits – sauf le manuscrit de *Neige noire*. Et il n'a pas détruit le manuscrit de *Neige noire* parce que Andrée Yanacopoulo, sa femme à l'époque, l'a empêché de le détruire. Et ce que j'ai découvert, c'est que le manuscrit de *Neige noire* faisait deux fois la longueur, en nombre de mots, du roman final. Et donc, il y avait quelque chose de mystérieux dans tout ça. Et pourquoi avait-il fait certains choix? Pourquoi avait-il éliminé certaines choses? Par exemple, il y a dans le manuscrit initial de longues digressions sur le jeu de l'échec, par exemple, et sur la dimension mathématique du jeu de l'échec. Il y avait des choses absolument fascinantes, ce qui a amené à la publication: j'ai négocié ça avec l'équipe l'Édition Critique des Œuvres d'Hubert Aquin, et d'autre part avec les éditions Leméac, pour que soient publiées non seulement une édition du texte de *Neige noire* mais également une édition du manuscrit. Il a fallu faire une transcription parce que le manuscrit était écrit à la main, il n'était pas dactylographié. Et j'ai toujours d'ailleurs une copie de ce manuscrit. Et ça m'a rappelé un auteur français que j'aime beaucoup qui est Victor Hugo, de constamment écrire dans les marges: il y avait énormément de marginalia absolument fascinants. Et une des choses que je me suis retrouvé à faire, c'est cette édition du manuscrit. C'est un texte absolument prodigieux qui a mon sens n'a pas encore révélé toute la profondeur de ce que Aquin essayait de dire là-dedans. Et j'espère que beaucoup de gens continueront à travailler dessus. Mais, c'est un auteur qui effectivement m'a beaucoup marqué et continue de me marquer. Je retourne toujours à ses romans quand il m'arrive de le faire ou à certaines de ses autres œuvres. Je suis toujours fasciné par ce qu'il y a dans son œuvre.

Jérôme Melançon:

Donc vous arrivez au Canada pour étudier la littérature canadienne française. Que découvrez-vous dans les années qui suivent votre arrivée au Canada d'abord à London, puis assez rapidement à Regina?

Pierre-Yves Mocquais:

Je crois la chose la plus importante, Jérôme, que j'ai découverte, en bon Français qui n'y connaît rien du tout, qui n'a qu'une vision de carte d'Épinal du Canada, des lacs, de l'automne avec des couleurs absolument fantastiques, peu après mon arrivée en Saskatchewan, c'est qu'il y avait des francophones dans l'Ouest, ce que je ne savais absolument pas. Je n'ai aucun mal à avouer cette ignorance, mais cette ignorance est quand-même assez particulière. Alors qu'à bien des titres, ce qui me fascinait, c'était la littérature québécoise, et, comme je l'ai dit, en particulier la littérature québécoise des années soixante, prise de manière très large, c'est-à-dire le début et un peu avant la Révolution tranquille, et puis dans les décennies qui ont suivi. Tout d'un coup, je me suis retrouvé dans la situation où j'ai été totalement obnubilé, fasciné, par l'existence de ces communautés francophones de l'Ouest. C'est quelque chose qui m'a profondément marqué à bien des titres. D'une part, parce que j'ai découvert, j'entendais parler, sans y faire attention, qu'il y avait une petite ville en Saskatchewan qui s'appelait «Saint-Brew». Et puis un jour, j'ai découvert que Saint-Brew, c'était Saint-Brieux. J'ai dit: «mais enfin, qu'est-ce c'est que ça, Saint-Brieux?» Et puis Saint-Brieux avec un X et non pas «Saint-Brieuc» avec un C comme c'est le cas en Bretagne. Et c'est là où j'ai découvert toute l'histoire de la fondation de Saint-Brieux: les Bretons qui sont arrivés directement de Bretagne sans passer par le Québec en 1908. Puis de fil en aiguille, je me suis de plus en plus intéressé à cela. D'un côté, dans l'ensemble, la littérature que j'ai trouvée en Saskatchewan ne m'a pas particulièrement intéressé. Mais d'un autre côté, ce qui m'a intéressé, c'est les récits des gens, c'est la manière dont se construisait la mémoire. Et, à partir de cette mémoire, la manière dont se construisait l'identité. Et donc, de plus en plus, je me suis aventuré vers ça.

Ce n'était pas des choses auxquelles je m'attendais. D'abord, je ne m'attendais pas du tout à me retrouver à vivre en Saskatchewan. D'ailleurs, quand j'ai rencontré ma femme à l'Université de Western Ontario, nous étions tous les deux étudiants. Pour elle, elle avait vécu en France, elle était d'origine italienne, j'étais Français, alors on va aller vivre sur la Côte d'Azur quoi. L'idée d'aller vivre en Saskatchewan, c'était pas du tout, ça ne faisait pas partie de ses plans. Et moi-même quand je suis venu à Regina, c'était avec l'idée que ce serait peut-être cinq ans au maximum, et puis qu'ensuite je retournerais en France. J'avais toujours pensé que venir au Canada, c'était en quelque sorte presque une parenthèse: c'était pour faire mes études, c'était pour me spécialiser dans un domaine que je trouvais absolument fascinant, et puis ensuite, aller partager la bonne parole avec les jeunes Français. Et puis, j'ai passé vingt et un ans à vivre à Regina.

Jérôme Melançon:

Assez rapidement, à Regina, vous avez dirigé le Département de français, vous fondez le Centre d'étude sur le Canada français et les francophonies. Comment envisagiez-vous votre travail en tant qu'universitaire à l'époque? Et quels principes se trouvaient derrière la fondation de ce qui deviendra le Centre canadien de recherche sur les francophonies en milieu minoritaire (CRFM)?

Pierre-Yves Mocuais:

Entre parenthèses, j'ai été ravi lorsqu'il a été décidé que le Centre d'étude sur le Canada français et les francophonies allait devenir un centre de recherche sur les francophonies minoritaires. Je pense que c'est une évolution assez logique, même si au début je ne voulais pas que ce soit confiné. Ce qui m'y a mené, c'est encore cette absolue fascination pour ces communautés francophones qui ont réussi de génération en génération à survivre. Cette résilience, si vous voulez, qui est celle des communautés francophones. Pour moi, ça a représenté un certain engagement à plusieurs niveaux, en tant que professeur d'abord, puis progressivement, de

m'intéresser de plus en plus à ces questions-là. Même si j'ai mené de pair, pendant un moment, mon acclimatation avec les cultures francophones en milieu minoritaire dans l'Ouest, et puis la continuation de mon travail sur Hubert Aquin puisque ça a pris quand même pas mal de temps. Mais progressivement, ça a pris de plus en plus de place, et puis le fait aussi que, progressivement, j'étais moins étranger à cela.

Une chose qui m'a beaucoup marqué quand je suis arrivé en Saskatchewan, c'est que j'ai commencé à avoir des interactions avec la communauté fransaskoise. Je me rappelle une fois avoir dit, lors d'une rencontre de la communauté fransaskoise, que moi, j'étais francophone comme eux. Et là je me suis fait remettre à ma place. On m'a dit: «mais non, vous n'êtes pas francophone, vous êtes Français!» Ce n'était même pas un «vous», on a dû me dire: «t'es Français toi, t'es pas francophone!» Et ça a participé à mon apprentissage, c'est-à-dire: je ne l'ai pas pris comme une insulte. Ça m'a permis de comprendre, et ça me permet encore aujourd'hui de faire comprendre dans un cours que j'enseigne au Campus Saint-Jean, un certain nombre de réalités qui sont propres au Canada, que le terme francophone est géré par des questions constitutionnelles par exemple, ce que je n'avais pas compris, et donc, que j'étais en quelque sorte en dehors de cette francophonie, peut-être, de souche ou d'origine des Fransaskois, jusqu'au jour où Roland Pinsonneault, qui a joué un grand rôle dans le développement de ce qui était à l'origine de l'Institut français, le Centre d'études bilingues⁵, a dit solennellement encore une fois: «Pierre-Yves est un vrai néo-Fransaskois.» Alors je m'étais senti finalement adopté, en quelque sorte, en dépit de mon accent, en dépit de mes origines. Mais c'est demeuré, si vous voulez, quelque chose qui pour moi est absolument fascinant. C'est devenu mon plus grand sujet d'intérêt, pourquoi et comment est-ce que des gens qui sont déracinés de leur contrée d'origine, de leur pays d'origine, pourquoi est-ce qu'ils tiennent absolument à conserver quelque chose de leur passé? Pourquoi est-ce qu'ils tiennent absolument à cultiver une certaine mémoire?

Mais en même temps, ils se veulent absolument comme faisant partie de la nouvelle réalité.

Et c'est pourquoi j'ai passé tellement sur ce cas particulier dans ces remarquables entrevues qui ont été faites par Carmen Roy, anciennement quand elle était à ce qu'on appelait à l'époque le Musée de l'Homme puis le Musée des Civilisations à Hull. Ce Breton de Saint-Brieux qui considérait que tout ce qui était Breton, c'était son passé, mais qu'il était avant tout Canadien; mais en même temps il avait conservé un certain nombre de choses, d'habitudes de vie, même si c'était davantage au niveau de l'avantage du non-dit plutôt qu'au niveau du dit. Et ça aussi, je veux dire, j'ai trouvé ça absolument fantastique et c'est pour ça que, quand j'ai eu l'occasion de travailler sur ces différentes capsules de Radio-Canada, ce qui m'a intéressé, c'est vraiment comment est-ce que les gens se présentent, comment est-ce qu'ils présentent leur attachement à leur passé, à leurs racines francophones? Et, bon, entre parenthèses, quand je me suis embarqué là-dedans, je pensais que tout ce qui avait été enregistré – il y avait pour chaque entrevue plusieurs heures d'enregistrement vidéo – je pensais que tout cela existait. Ça avait disparu, et tout ce qui restait c'étaient les capsules elles-mêmes, ce qui a énormément changé mon projet à l'époque. Si vous voulez, et c'est quelque chose qui continue de me fasciner. Quand je vois, ici en Alberta par exemple, la manière dont ces communautés se débattent pour survivre et conserver une certaine image d'elles-mêmes, une certaine identité, même si c'est une identité qui est construite pour une très large mesure, je trouve ça absolument remarquable. Cette volonté d'être fidèle à quelque chose, et ne pas se laisser complètement absorber par la majorité.

Jérôme Melançon:

Vous avez justement mené un projet sur le patrimoine et les rapports à la mémoire en Fransaskoisie. D'où est venue cette idée? Que retenez-vous aujourd'hui de ces recherches?

Pierre-Yves Mocquais:

La manière dont ça a commencé Jérôme, ça a été ce contact qui a été pour moi, et j'utilise le terme tout à fait à dessein, ahurissant. Même si j'avais des contacts avec les communautés francophones, avec la communauté francophone et en particulier, les leaders de la communauté francophone, surtout dans le cadre de l'université et de tout le travail qui a été fait en accompagnant d'autres, fondamentalement, ça a été un incident, à une époque où j'étais président de l'association France-Canada de Regina. Je savais déjà que Saint-Brieux existait mais je n'avais pas vraiment fait attention. Et donc, j'ai reçu un jour un coup de téléphone disant, voilà, on a des cousins de Bretagne qui viennent nous rendre visite, on voudrait savoir, qu'est-ce qui se passe à Régina pour le 14 juillet. J'ai dit, oui, on a effectivement une célébration du 14 juillet qui va se dérouler dans une des îles du parc Wascana. «Eh bien alors, est-ce qu'on peut venir?», j'ai dit oui, vous serez combien? «Ohhhh, cent cinquante!» [rires] Moi, j'étais complètement dépassé par les événements. Je les ai vus débarquer d'un autobus et, de plus, de plusieurs voitures, ils n'étaient pas cent cinquante, je pense qu'ils devaient être aux alentours de quatre-vingts ou un nombre de ce genre-là, mais d'un autobus et de plusieurs voitures, toute une série de gens, bras dessus-dessous. Et, à ma grande surprise, j'avais énormément de mal à distinguer ceux qui venaient d'arriver de Bretagne, qui étaient en visite, de ceux de Saint-Brieux, Saskatchewan. Saint-Brieux, Saskatchewan, avait conservé un certain nombre de caractéristiques, un accent, par exemple, une manière de dire, une manière de penser, etc. Alors, c'est sous ces impulsions, différents événements qui m'ont amené progressivement à m'intéresser de plus en plus à ce genre de choses et puis à vouloir travailler sur ça, et à vouloir essayer de comprendre certains travaux, beaucoup plus qu'une motivation de publication ou quoique ce soit: je voulais comprendre. Et dans un sens, je n'ai toujours pas compris, parce qu'il y a quelque chose de très mystérieux dans ce qui constitue cette volonté de survivre en quelque sorte. En toute franchise, en m'étant dirigé de plus en plus vers une carrière d'administration académique, ce

n'est pas quelque chose que j'ai pu creuser autant que je l'aurais aimé.

Je pense toujours à ce genre de choses: qu'est-ce qui fait, par exemple, que les Juifs ont voulu retrouver une terre d'origine qui remonte aux temps bibliques? Ou bien parallèlement à cela, ce qu'Edward Saïd écrit sur ce que c'est que l'exil pour un Palestinien. Il y a quelque chose d'extraordinairement mystérieux dans tout cela que beaucoup de gens comme Saïd en particulier et bien d'autres ont essayé d'analyser. Je ne me suis jamais senti comme quelqu'un qui pouvait apporter quelque chose particulièrement, j'étais avant tout motivé par ma propre curiosité. Et dans ce contexte-là, c'est une des choses que m'a passées André Lalonde, par exemple, quand il était directeur de l'Institut français de Régina. Il y avait eu déjà quelques petites études de faites par Jean-Claude Dupont, par exemple, de récits de Saskatchewan, de certaines légendes⁶. Et puis, comme ça, de fil en aiguille, j'ai commencé à aller fouiller plus loin et je suis tombé sur les récits absolument ahurissants, les entrevues de Carmen Roy qui n'ont pas été publiées en tant que telles. Et où, en fait, c'était assez difficile d'accès parce que Carmen Roy avait mis des conditions. C'est absolument incroyable, la richesse de certains matériels sur lesquels je veux continuer à travailler après que j'arrête d'être doyen. Alors, cela m'a amené ensuite à me dire: Carmen Roy l'a fait au début des années soixante-dix, elle a parcouru la Saskatchewan, tout l'Ouest d'ailleurs; il y en a eu quelques autres qui ont fait des études parcellaires pendant les années quatre-vingt. Alors, c'était la fin des années quatre-vingt et le début des années quatre-vingt-dix, moi j'ai dit: qu'est-ce qu'il en est maintenant, où en est la mémoire? Et c'est à ce moment-là que j'ai mis en place ce projet de recherche.

Mais là encore, je veux dire, l'institution universitaire a tendance à nous pousser à aller créer des projets de recherche, parce qu'il faut bien qu'on justifie notre existence comme universitaire, comme chercheur. Moi, j'étais avant tout motivé par ma curiosité, et puis aller faire une demande auprès du Conseil de Recherche en Sciences

Humaines, c'était justifié parce que ça me permettait de faire certaines choses, et surtout d'aller rechercher, d'aller faire faire des entrevues dans les communautés francophones. Et c'est là, Jérôme, je trouvais ça tellement fascinant parce que je me suis retrouvé confronté à de jeunes étudiants de l'Université Laval, du programme en ethnographie ou en ethnologie de l'Université Laval que nous avons engagés Dominique Sarny et moi, puisque nous travaillions main dans la main, pour aller faire ces entrevues. Et que nous avons donc engagé ces jeunes étudiants qui n'avaient aucune conscience qu'il y avait des francophones dans l'Ouest. Alors, ça m'a amené, bien entendu, à penser à toutes les questions liées à qu'est-ce que c'est que d'être passé de parler des francophones du Canada, Franco-canadiens à Canadiens français, à Québécois, à Fransaskois, cette parcellisation de l'identité.

Et j'ai été tout surpris un jour d'être à une conférence où quelqu'un parlait du fond Mocquais! Cette chose-là qui existe toujours à La Cité, qui existe au Centre de recherche, et que moi-même je n'ai pas exploité autant que je l'aurais voulu ou que je le voudrais, mais dont je suis tellement heureux de savoir que d'autres l'ont fait. Robert Papen, par exemple, qui a travaillé sur les entrevues au niveau linguistique⁷, et donc des choses vraiment fascinantes.

Jérôme Melançon:

Quel regard portez-vous sur la mémoire et le patrimoine des francophones de l'Ouest, dix après la publication de *Histoire(s) de famille(s)*?

Pierre-Yves Mocquais:

Pour moi, la mémoire est absolument essentielle à la survie d'une communauté. Si c'est la mémoire simplement qui consiste à être nostalgique du passé, à repenser constamment ou à ressasser le passé comme bon vieux temps ou comme étant authentique, ça ne marche absolument pas. C'est là où je me réfère à Paul Ricœur: le passé doit être indissociable de l'idée du pardon⁸. Et le pardon, peut-être le pardon à l'égard de nos ancêtres, autrement dit, quand on pense à ce qui a motivé ceux

qui sont venus, par exemple, de France ou d'autres pays francophones, pour s'établir dans l'Ouest canadien. J'ai le sentiment très profond que la tendance à vouloir glorifier un certain passé et à essayer de reconstruire une certaine forme d'identité et ensuite de la projeter et en particulier par l'intermédiaire des médias, de Radio-Canada, de ces capsules que j'ai essayé d'analyser, tient au fait de ne pas avoir fondamentalement réglé la question du bien-être, la question de soi. D'être toujours dans cette espèce d'incertitude identitaire, coincé entre d'un côté la tension vers la culture majoritaire qui a tendance à vous avaler, à vous bouffer; et puis de l'autre côté, cet attachement, mais qui est un attachement bizarre, à des origines qu'en fin de compte on comprend assez mal et qui se réduisent, un peu comme une peau de chagrin, à certaines manifestations qui deviennent folklorisées. Alors, le pire aspect, je dirais que c'est quand on va, par exemple, chaque année, que ce soit à Edmonton, que ce soit à Regina ou que ce soit ailleurs, et il y a une journée ou une semaine du patrimoine où on passe de temps en temps ou de pavillon en pavillon pour déguster un plat, et puis il y a un passeport qu'on se fait tamponner. Cette réduction de l'imaginaire, cette réduction de l'identitaire à des manifestations externes auxquelles on s'accroche terriblement. Ça, c'est une chose que je trouve fascinant parce que l'attachement de cette manière n'est pas nécessairement la chose la plus saine qui soit, en ce qui me concerne. Mais en même temps, c'est ce qui partage à ce que l'on est. Il m'arrive bien souvent moi-même de revenir sur ma propre expérience: ça va faire quarante-trois, quarante-quatre ans, je ne sais plus, que je suis dans l'ouest du pays où j'aurais jamais pensé vivre, en toute franchise. Et bon, qu'est-ce que je suis. Quand j'en parle avec les gens, on me dit: «benh...qu'est-ce que t'es Français!». Je ne sais pas ce que ça veut dire, parce que j'ai une baguette sous le bras ou bien je porte quoi, un béret! Mais qu'est-ce que ça veut dire? Et puis quand je vais en France, on me dit: «mais qu'est-ce que t'es Canadien!» Mais les gens ne savent pas ce que ça veut dire, en toute franchise.

Alors, moi, ce que je pense, c'est que j'ai acquis une identité qui est fondamentalement hybride, qui est métissée,

comme dirait Michel Serres. Et pour moi, c'est ça l'avenir. Quand je vois, que ce soit en Saskatchewan, que ce soit en Alberta, cet influx progressif de francophones venant d'Afrique occidentale, par exemple, c'est un profond de bonheur de voir ça parce que ça veut dire qu'il va y avoir progressivement ce renouvellement. Mais ce n'est pas un renouvellement simple, je veux dire, c'est une nouvelle création. Et c'est une nouvelle création qu'il faut véritablement embrasser. Alors, quand je repense aux Fransaskois de Saint-Brieux, je comprends un attachement à une certaine souche, à une certaine racine, mais en même temps il faut pouvoir s'en dégager. Et j'en reviens à cette idée de Ricœur; pour moi, ça passe par le pardon. Et la première chose qu'il faut se pardonner, c'est pardonner aux ancêtres qui vous ont amené là et qui ne savaient pas où ils allaient, mais aussi se pardonner à soi. Il y a bien eu des fois où moi je me suis demandé au milieu de l'hiver, particulièrement, Jérôme, je me suis demandé, mais qu'est-ce que je fiche là! Hein! Quand je pense, par exemple, même à cette époque de l'année, je veux dire, mon neveu, ma nièce, ma sœur m'envoient des photos de la maison de famille à la fin du mois de février, mais il y a des fleurs partout! Où les arbres sont en fleurs dans l'ouest de la France. Alors je me dis, mais enfin, qu'est-ce que je fiche ici? Mais alors, en même temps, il y a un enrichissement, et je suis devenu autre, et c'est ça qui, pour moi, est important. Ce n'est pas tellement d'être attaché à tous crins à certaines racines pour essayer de conserver tous les signes tous les éléments. C'est d'être quelqu'un de nouveau, de trouver l'unité dans ma diversité. Et c'est ce que j'espère de voir donc pour les communautés francophones dans l'Ouest au Canada. Si on parle en termes de survivance simplement liée à la langue, par exemple, ou de survivance liée à des racines remontant à plusieurs générations, je pense qu'on se fourvoie: ce qui, pour moi, est important, c'est l'acceptation de l'autre, c'est le renouvellement par l'intermédiaire de l'autre, et c'est là où je vois le rôle à jouer par des institutions telles que celle dans laquelle vous opérez, dans celle dans laquelle j'opère moi-même, pour moi, ça, tout ça, c'est vraiment vraiment fondamental tout cela.

Quand je pense à ce parcours, ce que je me dis, c'est que moi, je vois un avenir à tout cela. Alors que l'on a tendance, surtout dans les études socio-démographiques, à penser en termes d'extinction de quelque chose ou d'amenuisement de quelque chose; moi, je vois toujours comme un renouvellement, mais un renouvellement qui doit nécessairement entraîner une nouvelle manière de voir les choses, une nouvelle manière de penser, une hybridité. Un des auteurs pour lesquels j'ai beaucoup d'affection dans ce domaine, c'est un psychanalyste français qui s'appelle Daniel Sibony. Daniel Sibony a écrit un livre qui s'appelle *Entre-deux: l'origine en partage*⁹. Il faut comprendre qu'on a tous cette même origine et qu'on est constamment dans cet entre-deux, et c'est ça qui rend les choses très excitantes, ce n'est pas d'être enraciné à tout prix ou de s'accrocher. C'est de s'enrichir par toutes ces origines.

Jérôme Melançon:

Vous avez participé un peu, en même temps que ce travail sur les mémoires, aux travaux de la Commission sur l'inclusion de la communauté fransaskoise. Quel rôle avez-vous joué, Pierre-Yves, dans cette commission, et qu'avez-vous pu y apprendre?

Pierre-Yves Mocuais:

Je me considère toujours en position d'apprenant plutôt qu'en position de quelqu'un qui a quelque chose à dire à d'autres. Alors, je voudrais peut-être commencer par une anecdote à ce sujet-là au sujet de cette Commission sur l'inclusion. Une des choses qui m'a vraiment frappé, je me rappelle à l'époque, ça m'a marqué et puis ça continue encore de me marquer: les membres de cette Commission non seulement ont reçu des soumissions qui leur ont été faites, des soumissions écrites, mais il y a eu également des présentations orales qui ont été faites. Et donc, on a tenu une réunion à Saskatoon et une à Regina. Lors de l'une de ces rencontres, on a eu plusieurs présentations, et je me rappelle que l'une d'entre elles a été faite sur la base de la nécessité de préserver à tout prix l'identité fransaskoise d'origine, et pratiquement de construire un mur autour

de cette identité. Et donc pour moi, ça représentait cette idée de construire une forteresse. Et dans un sens, pour moi, ce n'est pas tellement différent, ça, de la survivance par l'érection de nos jours d'un mur le long de la frontière entre le Mexique et les États-Unis. C'est cette tendance au repliement sur soi... on aurait dit autrefois dans les westerns «*circle the wagons*». C'est une manière de voir les choses et je comprends ça, je trouve ça très légitime, la crainte de perdre ce que l'on est ou la perception qu'on a de soi. C'est ce qui motive à l'heure actuelle dans la société américaine ces fameuses conspirations qui traversent sur cette terre américaine qui sont plus folles les unes que les autres, et ça participe de cette peur, de cette angoisse absolument épouvantable de perdre son identité, de perdre ce que l'on est.

Alors, cette présentation qui a été faite par quelqu'un qui avait une soixantaine d'années a été immédiatement suivie par trois jeunes Fransaskois. Et j'ai été, et les autres membres, je pense, de la Commission ont été absolument émerveillés par la joie qui se trouvait dans ces trois jeunes Fransaskois qui nous ont dit: «Nous sommes Fransaskois, mais nous sommes citoyens du monde, et nous sommes citoyens du monde parce que nous sommes Fransaskois.» Ils avaient déjà saisi profondément la relation entre le local et le global. Ils se sentaient citoyens du monde. On a notre culture, c'est une culture qui emprunte à l'Américain, c'est une culture qui emprunte à l'Européen; on est très fiers de parler français, on est très fiers de la culture française, mais aussi on est très fiers de la culture québécoise, on aime quelque chose du côté des Américains. Ils étaient excités de parler de ce qu'ils étaient, de cette espèce d'identité multiple, cette espèce d'identité hybride, métissée, où ils empruntaient à ici et à là, mais tout en se considérant profondément Fransaskois. Et pour moi, ça, c'était vraiment la voie de l'avenir. Ces jeunes, moi j'ai trouvé, ils m'ont époustoufflé.

Ce qui veut dire que dans un sens cette Commission m'a beaucoup marqué parce que j'ai eu le sentiment que, avec des jeunes comme ça, la communauté fransaskoise va s'ouvrir à l'autre. Je dois dire que je n'étais pas retourné

en Saskatchewan depuis mon déménagement en Alberta en 1999, sauf pour aller rendre visite à des amis; je n'avais pas eu de contacts approfondis avec la communauté pendant au moins une quinzaine d'années. Et je suis allé au congrès annuel de la Fransaskoisie qui, cette année-là, était à Saskatoon, et principalement pour présenter quelque chose à l'époque à Laurier Gareau de la Société historique de la Saskatchewan. D'abord, j'étais très content de revoir les gens que je connaissais, c'était très agréable, mais surtout j'ai été tellement heureux de constater que la communauté fransaskoise avait changé en quinze ans, profondément. Il y avait tout un tas de dirigeants de différentes associations de la communauté et de différents organismes de la communauté qui étaient originaires d'Afrique, qui venaient d'ailleurs. Pour moi, ça a été une bouffée d'espoir. C'est pourquoi à l'heure actuelle, alors que je suis entrain de travailler sur un article qu'on m'a demandé d'écrire pour un collectif en France, où justement on veut me faire dire que le français, la culture française, la francophonie au Canada est en perdition ou en voie d'extinction, j'ai dit: non, elle est entrain de changer, elle n'est pas en train de disparaître. Et puis, il ne faut pas la ramener simplement à la question de la langue. C'est pour ça que je pense que c'est très important que l'on change notre définition de ce que c'est qu'un francophone au Canada; un francophone au Canada, ce n'est pas simplement quelqu'un qui est un francophone de souche, c'est quelqu'un qui parle français. Et de plus en plus de gens parlent français. Pour moi, c'est ça qui compte, c'est ce brassage qui se fait, et c'est pour ça que j'ai énormément d'optimisme sur l'avenir. Enfin, je suis peut-être trop optimiste, je n'en sais rien.

Jérôme Melançon:

Ce qui était au centre de cette commission, c'était la question des relations des communautés historiquement francophones et puis des jeunes issus de l'immersion. Comment peut-on penser aujourd'hui ces relations, alors que les jeunes, et puis maintenant les adultes qui ont passé par les programmes d'immersion, qui sont de plus

en plus nombreux, se retrouvent quand même souvent aux marges des communautés francophones?

Pierre-Yves Mocquais:

Merci, c'est une bonne question, parce qu'il y a le même phénomène ici en Alberta et la même chose pourrait être à peu près à travers le Canada. Alors, peut-être que ça ne va pas me rendre d'ailleurs très populaire de dire ça... Mais moi, j'ai un problème avec cette division entre le curriculum des écoles francophones et le curriculum qui est celui des programmes d'immersion française. Qu'il y ait des écoles francophones, je pense que c'est indispensable parce que historiquement, c'était quelque chose qui était vraiment nécessaire pour essayer de rétablir un certain nombre d'injustices perpétuées au fil des ans, des décennies. Mais en même temps, le fait que le curriculum dans le contexte des écoles des programmes d'immersion ne mette pas l'accent sur la culture francophone, que ce soit la culture francophone de l'Alberta pour les Franco-albertains, la Saskatchewan pour la Fransaskoisie, et puis la culture francophone en général, pour moi, c'est un problème! C'est un problème au sens où il y a une tendance qui est une tendance assez typique anglo-saxonne – et là encore je schématise, je simplifie sans doute – mais de voir la langue avant tout comme un vecteur de succès professionnel, c'est-à-dire, c'est une valeur ajoutée. Si nos enfants passent par les programmes d'immersion, ils auront un atout supplémentaire pour un bon travail par la suite. Ça, c'est le genre de vision non seulement étroite mais, je dirais, abêtissante contre laquelle j'ai tendance à m'élever parce que, à mon sens, ça n'a pas raison d'exister. Une langue est inséparable de la culture qui lui a donné naissance et de son évolution. Je veux dire, si on ne comprend pas pourquoi au Québec il y a davantage, bien davantage de mots pour parler de la neige ou du froid qu'il n'y en a en France, ou pourquoi est-ce qu'en France on va jurer, alors qu'au Québec on va sacrer! Je veux dire, la langue évolue en fonction de la culture et en fonction de ce qui se passe dans la vie des gens. Et si on dissocie la langue de ça, on a vraiment des problèmes. J'ai le sentiment qu'au niveau des programmes d'immersion, il y a cette dissociation.

Et ça, je trouve que c'est vraiment problématique. Alors l'idée, si vous voulez, de faire en sorte qu'il y ait un bien plus grand contact entre, je dirais les conseils scolaires francophones, les écoles francophones, et puis les écoles de programmes d'immersion, pour moi, c'est quelque chose qui est absolument nécessaire.

Je comprends qu'il y ait toujours cette crainte de se faire absorber, de se faire avaler par la majorité, même si la majorité veut apprendre le français. Mais ce qui est beaucoup plus important, c'est d'en arriver à une sorte de vision commune de ce que c'est au Canada que cette dualité linguistique. Elle n'est pas simplement au niveau du baragouinage, et pas simplement au niveau de la parole, ça va beaucoup plus profondément que ça. Lorsqu'il y a eu cet incident qui a ensuite donné naissance à la Commission¹⁰, j'ai vu dans cette invitation qui avait été lancée que les jeunes des écoles des programmes d'immersion participent aux jeux de la jeunesse fransaskoise comme une idée progressiste, une prise de conscience que créer ces cloisonnements n'était pas nécessairement ce qu'il fallait. C'est une chose dont on parle beaucoup, de l'idée de «othering», de créer de l'altérité, ou l'altérisation; prendre conscience qu'on ne peut pas faire cela, que ça mène nulle part, que ça mène à l'extinction de faire cela. Même si ce n'était pas formulé de manière aussi élaborée, je pense que c'était à l'origine de cela. Et la Commission ensuite ayant mis l'accent sur l'inclusion – l'inclusion ne signifie pas l'uniformité, l'inclusion ne signifie pas que l'on est tous dans une moule et que l'on devient une espèce de bouillie sans forme, non! Je veux dire, pour moi, c'est là où j'en reviens toujours à cette idée de la relation entre diversité et unité. On peut être unis non seulement en conservant mais en préservant les diversités, qu'elles soient ethniques, qu'elles soient religieuses, qu'elles soient culturelles, peu importe. Mais ça veut dire, et on en revient à cette idée d'entre-deux dont je parlais tout à l'heure de la part de Sibony, c'est qu'on est tous constamment dans cet espace qui est un espace où on se touche, puis on s'éloigne et on se retrouve.

L'entre-deux, c'est cet espace qu'il y a entre deux cellules du corps humain, qui peuvent bouger, qui se touchent constamment mais qui conservent leur identité, même si en même temps elles sont ensemble. Elles participent à quelque chose qui est plus large, qui est plus vaste.

Jérôme Melançon:

En vous retournant sur votre parcours, vous revenez souvent sur la question des convictions, tant celles de la communauté que les vôtres.

Pierre-Yves Mocquais:

Oui, mon engagement en tant que bahaï, puisque je suis de religion bahaïe, pour moi, est quelque chose de fondamentalement important dans ma vie, et c'est quelque chose qui oriente et dirige ma vie au niveau des principes, au niveau éthique, que je considère comme étant central à tout ce que je fais, non pas que j'y arrive nécessairement, mais enfin, c'est ce qui nous guide. La foi bahaïe parle en termes d'unité et d'unicité de l'humanité. Et donc, pour moi, c'est certainement la chose la plus importante qui soit dans ma vie. Et donc de travailler à faire en sorte d'y œuvrer, même si je suis très loin d'y parvenir tout le temps, surtout dans les rapports universitaires de l'administration universitaire qui sont parfois tendus. Mais ce qui me guide profondément, c'est cette idée-là de l'unicité du genre humain, de l'importance du collectif, du bien commun, et de ce que l'on peut apprendre les uns des autres. Ce qui continue de me fasciner, et ce qui me rend très heureux, c'est de continuer à apprendre d'autres. Par exemple, depuis que je suis à l'Université de l'Alberta au Campus Saint-Jean, je n'avais pas enseigné jusqu'à cette année. Et cette année, j'ai enseigné et j'ai été absolument émerveillé par ce que j'ai appris de mes étudiants. D'abord, j'ai le sentiment que les étudiants font des bonds au niveau intellectuel, des bonds très importants. Alors, si on continue à les envisager selon des critères qui sont les critères traditionnels, on va se planter. On va avoir tendance à dire, et j'entends encore certains collègues dire: «Oh là là, les étudiants là, ils ne sont pas aussi bons que...» Mais d'un autre côté, je veux dire, on

peut avoir des conversations avec eux. J'ai enseigné un cours qui portait sur les écrivains migrants du Québec, Danny Laferrière, Ying Chen, Sergio Kokis, où on a eu des discussions absolument fabuleuses justement sur ces questions d'hybridité, de changement de la société. Et de la même manière que j'ai eu cet émerveillement face à ces jeunes Fransaskois il y a bien des années, c'était en 2006, je crois, à la Commission sur l'inclusion. J'ai eu le même émerveillement au regard des étudiants. Comme je leur ai dit, j'ai dit: «s'il y a des choses que je peux vous apprendre, c'est parce que je suis plus vieux que vous. Et que donc j'ai acquis au fil des ans des choses, etc.» Mais ils m'ont révélé de tas de choses. Ça, j'ai trouvé ça vraiment merveilleux. Alors, oui, je veux dire, cet émerveillement face à la manière dont les jeunes évoluent, pour moi, c'est une chose remarquable.

Jérôme Melançon:

Au moment dont on parlait à l'instant, vous vous étiez déjà dirigé vers 1999, vous vous dirigiez vers Calgary pour y prendre le poste de doyen. Aviez-vous déjà une trajectoire de carrière planifiée qui vous a amené vers l'administration universitaire?

Pierre-Yves Mocquais:

Non, vraiment pas! Je ne sais pas si c'est une faute ou un manque d'ambition ou un manque de quelque chose. Je sais qu'il y a des gens qui se créent un plan de carrière, et puis, c'est ça qui va les guider, monter des échelons, etc. Non, ça n'a jamais été ma manière de faire, ce qui est peut-être encore une fois une déficience de ma part. J'ai toujours eu l'impression de tomber dans quelque chose, en quelque sorte. Par exemple, je n'ai jamais eu l'intention de venir en Saskatchewan, ça s'est fait de fil en aiguille, comme ça. Plusieurs de mes condisciples en programme de doctorat à l'université de Western Ontario avions posé nos candidatures pour voir quelles seraient les réactions. J'ai posé ma candidature à Regina, les gens pensaient que j'étais complètement fou, j'ai dit: pourquoi pas, on va à l'aventure! Alors, ça a été un peu la même chose en ce qui concerne mon départ à l'Université de Calgary. J'ai

été nommé pour le poste de doyen, ce qui m'a d'ailleurs pas mal surpris. J'ai été contacté par le chercheur de tête, et puis j'ai passé une entrevue, etc. Et j'étais déjà intéressé; vous savez que dans un département de français, comme tout département universitaire, en général, c'est un peu la situation où chacun, à un moment donné, va s'y donner en quelque sorte. Chacun prend son tour de la charge administrative. À un moment donné, on m'a dit: «bon ben, c'est à ton tour d'être chef de département.» Moi j'ai dit, bon, alors... disons que je n'ai pas eu une espèce d'ambition absolument ahurissante de devenir chef de département. C'est quelque chose qui s'est fait naturellement, et puis ensuite je suis devenu vice-doyen de la Faculté des Arts parce que le doyen est venu me chercher et puis, de fil en aiguille, je me suis retrouvé doyen de la Faculté des Sciences humaines à l'université de Calgary.

Ça a été une évolution intéressante parce que j'étais constamment jusqu'à devenir vice-doyen de la Faculté des Arts à Regina, j'étais davantage dans le domaine français, francophone. Je me suis retrouvé à travailler, et ça j'ai trouvé ça fascinant et extrêmement intéressant, de travailler avec des gens dans d'autres disciplines, avec des gens avec des champs d'intérêt variés. Et puis, quand je me suis retrouvé doyen à Calgary de la Faculté des Sciences humaines, avec un département de philosophie, un département de français, d'italien et d'espagnol, un département d'études religieuses, un département d'anglais avec un incroyable programme, un des meilleurs programmes au Canada en création littéraire, j'ai trouvé ça absolument fascinant. Ça a fait partie de mon évolution, tout en conservant un intérêt pour mes recherches – je n'aime pas le terme, je trouve ça fait très pompeux de parler de recherches, mes intérêts intellectuels, disons initiaux. Et puis, bon, j'ai arrêté parce que malheureusement ma femme a contracté un cancer et était à la fin de sa vie. C'est une des raisons principales pour lesquelles j'ai décidé de ne pas continuer, de manière à pouvoir passer davantage de temps avec elle, encore que je le faisais néanmoins mais pendant que j'étais en exercice. Et puis, après sa mort, j'ai tout simplement intégré, pas réintégré mais intégré

le département de français, d'italien et d'espagnol, le département dans lequel j'avais été nommé, même si je n'en avais jamais fait partie avant de venir à l'université de Calgary. Initialement, ma femme et moi avions pensé que je prendrais ma retraite en arrivant aux alentours de soixante ans, soixante-deux ans, mais avant soixante-cinq ans. Et j'ai commencé à dire que je devrais peut-être penser à prendre ma retraite, maintenant que je suis seul. Mais en même temps, je me dis mais où est-ce que je vais aller, est-ce que je vais retourner en France, est-ce que je vais rester au Canada, qu'est-ce que je vais faire? Et puis, c'est à ce moment-là qu'on est venu me chercher pour le poste de doyen au Campus Saint-Jean. Ce n'est pas vraiment une carrière où j'ai planifié ma carrière. J'ai davantage répondu non seulement à des opportunités, mais est-ce que c'est dans un sens de saisir une chance, je ne sais pas. Mais disons d'un point de vue professionnel, je dirais, même si ça n'a pas toujours été facile parce que ça ne l'est pas. Mais, ça a été profondément satisfaisant. Ce que je fais maintenant en tant que doyen du Campus Saint-Jean, c'est en quelque sorte, même si je ne l'ai pas véritablement voulu ainsi, l'aboutissement d'un certain parcours, un certain parcours à l'égard de la francophonie, de la francophonie en milieu minoritaire, de la francophonie canadienne hors Québec. Je crois dur comme fer à l'importance d'une institution comme le Campus Saint-Jean, mais qui doit en même temps être un creuset de ce que je vois comme cette vision d'une nouvelle francophonie qui est habitée par des quantités de gens qui viennent de quantités d'origines différentes.

Jérôme Melançon:

Comment décririez-vous les réalités de l'administration universitaire francophone dans l'Ouest canadien?

Pierre-Yves et Jérôme: [Rires]

Jérôme Melançon:

Ce n'est peut-être pas le moment ces mois-ci! Disons peut-être au niveau du parcours.

Pierre-Yves Mocquais:

Alors là, Jérôme, oh là là! Une des choses dont j'ai pris progressivement conscience quand j'étais en Saskatchewan, et qui m'a servi ici également à l'Université de l'Alberta, beaucoup d'ailleurs, c'est une réalité que l'université comprend très mal ou très peu, et qui est dans l'administration d'une institution francophone post-secondaire comme le Campus Saint-Jean ou, alors j'en suis sûr, comme La Cité universitaire francophone à l'Université de Regina. Cette réalité, c'est la présence de la communauté, la présence de la communauté par l'intermédiaire, bon, de l'Assemblée communautaire fransaskoise en Saskatchewan, de l'Association canadienne française de l'Alberta (l'ACFA) en Alberta, surtout qu'en plus, à l'Université de l'Alberta, je veux dire, quand le Campus Saint-Jean a été créé, c'est suite à un accord en 1976 entre les Oblats de Marie-Immaculée, la province de l'Alberta et l'Université de l'Alberta qui ont signé un accord, ce qui fait que, bon, les Oblats ont disparu de la situation, ils ont transféré leurs responsabilités à l'ACFA. Et donc, l'ACFA continue à avoir une responsabilité sinon légale, du moins très fortement morale, à l'égard du Campus Saint-Jean. Je pense que dans une très large mesure, c'est la même chose en ce qui concerne l'Assemblée communautaire fransaskoise. Et à ce que je me souviens du moment où a été créé le Centre d'études bilingues à Regina, a été créé le bâtiment dans lequel vous êtes. Vous aviez la communauté, les différents dirigeants de la communauté qui, très largement, voulaient que ce bureau, cette nouvelle institution universitaire soit établie à Gravelbourg, et vous en aviez d'autres qui considéraient que c'était de la folie d'aller exiler là-bas en sud-ouest de la province cette institution-là, et qu'il était plus logique que ce soit en lien avec l'une des universités existantes, ça s'est trouvé que ça a été Regina. Je me rappelle des tensions absolument incroyables que cela a créé. Je me souviens, hein, du moment où trois d'entre nous, André Lalonde, André Nogue à l'époque et puis moi-même avons été traités publiquement de traîtres à la cause fransaskoise. Ce n'est peut-être pas nécessairement quelque chose qui serait bien de rappeler, mais cela fait partie intégrante de

ce qu'est l'administration universitaire dans le contexte francophone. C'est-à-dire cette nécessité de comprendre le rôle de la communauté et de faire en sorte de travailler avec cette communauté. Et c'est une chose qui a été pour moi extrêmement difficile depuis que je suis au Campus Saint-Jean parce que le Vice-président aux études, Provost comme on dit, qui m'a engagé, avait fini par comprendre qu'il était nécessaire de travailler étroitement avec la communauté francophone, avec l'ACFA en l'occurrence. Mais, il est parti quelques mois après mon arrivée, et je me retrouvai avec une administration mais qui ne comprend, excusez-moi de le dire comme ça, mais qui ne comprend rien à ce que c'est que la réalité francophone, non seulement francophone mais ce que c'est qu'une réalité minoritaire.

Pour vous donner un exemple, Jérôme, tout dernièrement, dans les mois écoulés, en raison des réductions budgétaires incroyables que subit l'Université de l'Alberta, il y a toute une restructuration qui se fait. À un moment donné, il avait été question de faire disparaître le Campus Saint-Jean. Ce que j'ai découvert, même si j'avais un peu le sentiment que ça devrait être un peu le cas, mais ça a été quand même assez choquant de me rendre compte à quel point c'était enraciné, c'est que vous aviez des dirigeants de l'Université qui sont là depuis très longtemps qui ne comprenaient toujours pas, qui n'avaient jamais compris que le Campus Saint-Jean fonctionne entièrement en français. Depuis les demandes de remboursements de frais de demande de voyage jusqu'aux cours, jusqu'aux réunions, jusqu'aux évaluations annuelles, c'est un îlot de français au milieu de la mer majoritaire anglaise. Ils n'avaient jamais compris ça, jamais! Cette tendance à l'assimiler simplement: oui, bon, d'accord, il y a une autre langue. Mais, ils ne comprenaient pas que cette autre langue implique une autre mentalité. Ça fait sept ans que je suis doyen du Campus Saint-Jean et chef de la direction du Campus Saint-Jean, *whateverthatmeans!* et que je dis à l'Université: attention vous devez travailler avec la communauté francophone. Dans les situations minoritaires, dans les contextes minoritaires, l'administration, la gestion d'une institution comme le

campus Saint-Jean, comme d'autres institutions en milieu minoritaire, est inséparable d'une relation constante, suivie, dynamique avec la communauté. Elle ne peut pas fonctionner complètement indépendamment, ce n'est pas possible. Il faut comprendre ça.

Et pour moi, quand je pense à l'administration universitaire, ça veut dire d'être constamment aux prises avec ce que sont les besoins – mais alors, les besoins ne sont pas seulement ceux de la communauté francophone. Et c'est là où il y a des tensions qui se créent parce que si, lorsque le Collège Saint-Jean a été créé et même au tout début de la Faculté Saint-Jean au milieu des années soixante-dix, la majorité des étudiants étaient encore des étudiants francophones, de l'Alberta, de l'Ouest mais également du Québec qui venaient étudier dans l'Ouest, maintenant la majorité des étudiants, soixante-cinq pourcent, sort du système d'immersion. Mais alors, on a toujours tendance à essayer de vouloir faire rentrer ces étudiants dans le moule qui est ce moule idéal de l'institution francophone d'origine, qui était donc la vision des Oblats, la vision d'une certaine communauté francophone qui était marquée avant tout par la nécessité de la survivance. Comment réussir à faire fonctionner cela, comment réussir à faire en sorte que l'institution évolue, que ces programmes évoluent en fonction de cela, c'est la clé, c'est à la fois fascinant et terriblement frustrant, voilà! Terriblement frustrant – et c'est quelque chose qui m'indigne terriblement, Jérôme! Et c'est là où je m'identifie énormément, tout en étant d'origine française, en étant encore très Français, où je m'identifie totalement à ce que peuvent ressentir les francophones en milieu minoritaire, de devoir constamment quasiment au jour le jour prouver son existence. Pour moi c'est une indignité profonde que d'être condamné à constamment répéter la même chose. Je le dis quelque fois dans les réunions du conseil des doyens à l'Université, dire: «You must be tired of hearing me constantly bringing up the fact that Campus Saint-Jean is different.» Mais fondamentalement, c'est ça! Pourquoi est-ce que les francophones au Canada, même au Québec et par rapport au reste du Canada, et particulièrement les communautés francophones hors Québec, pourquoi est-

ce qu'elles sont constamment acculées à devoir en arriver à des procédures juridiques pour justifier leur existence? C'est absolument inconcevable tout cela. Alors que la richesse du Canada tient aux origines autochtones, tient à la dualité linguistique des deux peuples fondateurs, tient à son multiculturalisme(encore qu'il vaudrait mieux parler d'interculturalisme, enfin ça c'est une autre question), pourquoi est-ce que l'on continue à se battre contre ces choses-là, alors que c'est un enrichissement incroyable et que l'on en est toujours dans ce vieux schéma des deux solitudes?

Jérôme Melançon:

Vous avez réalisé plusieurs travaux sur l'utopie.¹¹ Comment l'utopie nous aide-t-elle à comprendre le passé et l'avenir?

Pierre-Yves Mocuais:

Oui, l'utopie, oui! Là encore, il faut comprendre d'où viennent les choses. Toujours dans cette espèce de logique étrange de ma vie, où j'ai davantage tendance à saisir une opportunité que de m'être créé un cheminement au départ. Quand j'étais à l'Université de Regina, j'enseignais les études canadiennes, les études canadiennes françaises, les études québécoises. Quand je me suis retrouvé au département de français, d'italien et d'espagnol à l'Université de Calgary après mon passage au décanat en 2005, une des questions qui s'est posée c'est qu'est-ce que j'allais enseigner. Il se trouvait que mon champ d'enseignement, mon champ d'expertise recouvrait celui ou empiétait sur celui de plusieurs de mes collègues à l'Université de Calgary, et je ne voulais absolument pas me retrouver dans la situation de dire: «je veux ce cours-là qui est enseigné par Monsieur Untel, Madame Unetelle», je voulais avoir de bonnes relations avec mes collègues même si j'étais un ancien doyen, etc. Alors, la première chose que j'ai dite, c'est: «de quoi avez-vous besoin au département?» Il s'est trouvé qu'il y avait un certain nombre de besoins, j'ai accepté. J'ai énormément de mal à comprendre les gens qui sont accrochés à leur cours. J'ai toujours tendance à vouloir en créer d'autres, à faire des

choses qui m'obligent à me renouveler, à apprendre de nouvelles choses. On m'a dit qu'il y a vraiment quelque chose qui a disparu de nos programmes, mais on ne s'attend pas à ce que vous fassiez ça, c'est ce qui a trait au Moyen Âge et à la Renaissance. Parlant d'utopie, c'est comme ça: ce qui m'a intéressé davantage, ça a été à ce niveau-là. Et puis, bien entendu, la question de savoir est-ce que les sociétés en contexte minoritaire sont des utopies. Le fait par exemple que je me suis retrouvé de fil en aiguille à emmener chaque année pendant quatre ou cinq ans des étudiants en France pendant cinq semaines à l'université de Tours pour enseigner un cours sur la Renaissance en Val de Loire. Dans un sens, c'était un peu un retour à mes origines puisque je suis né à Angers qui est en Val de Loire. Mais aussi parce que, pour moi, il y a un peu cette espèce de retour de cycle, j'ai toujours été fasciné par l'époque de la Renaissance avec la naissance de l'esprit scientifique où on passe d'une civilisation du symbole à une civilisation du signe. Ce que je trouve très intéressant de notre époque maintenant, c'est qu'il y a un désir très fort, très puissant, de revenir à une civilisation, non pas de revenir à une civilisation du symbole, mais de reprendre contact avec les symboles qui ont un sens tellement profond pour ce que c'est d'être humain, ce que c'est d'être une société humaine, une civilisation humaine. Les signes, c'est trop mécanique, c'est enraciné dans l'esprit scientifique, mais il y a quelque chose qui manque. La bifurcation qui s'est déroulée au moment de la Renaissance, c'est fascinant. Et avec l'utopie, à ses origines, on pense en termes d'une meilleure société. C'est ce qu'il y a de fondamental à l'esprit humain, d'être constamment en train d'essayer de rechercher un monde meilleur.

Jérôme Melançon:

Est-ce qu'il y a un rapport à l'avenir des communautés francophones qui pourrait être compris en relation à l'utopie?

Pierre-Yves Mocquais:

Oui! Bien sûr, bien sûr! Je pense que dans une très large mesure les communautés francophones, les communautés généralement minoritaires, ce que François Paré appelle les petites civilisations, les petites sociétés, les petites communautés, sont en ce sens des utopies, oui. On a tendance à penser, je ne sais pas trop, on a tendance à penser à l'utopie comme quelque chose qui ne peut jamais se faire, qui ne peut jamais exister. Mais moi, je pense que ça peut au contraire l'être. Pour moi, l'utopie ultime, bien que les choses évoluent, pour les francophonies en milieu minoritaire, c'est à l'hybridité, c'est au métissage, c'est embrasser l'autre, c'est apprendre à apprendre de l'autre, de voir l'autre comme étant essentiellement une chance, comme étant essentiellement un renouvellement, comme étant essentiellement un espoir, pas comme une menace – jamais comme une menace. Oui, ça demande des ajustements, oui ça demande de se remettre en question. Peut-être que dans ce sens-là, c'est une utopie, oui. C'est aussi la raison pour laquelle, avec ces étudiants, quand je me trouve à travailler sur le Val de Loire, je passais beaucoup de temps sur Rabelais. La société de Rabelais, la société que Rabelais évoque est une société fondamentalement utopique. C'est une société idéale; il a une vision que je trouve absolument ahurissante là-dedans, de la même manière qu'il y a cette grande vision dans Montaigne d'un autre monde où les êtres humains vont avoir des relations qui vont transcender – c'est sans doute très idéalisé de ma part – ils vont transcender les différences pour trouver au contraire ce qu'ils ont en commun. Encore une fois, c'est pourquoi j'aime beaucoup cet ouvrage de Daniel Sibony qui parle de l'origine en partage. Nous avons tous en partage une origine. Et donc, il faut apprendre à la connaître cette origine. Et à reconnaître à quel point nous partageons quelque chose qui est fondamentalement essentiel à ce que nous sommes, à notre dignité.

Jérôme Melançon:

Merci, Pierre-Yves Mocquais, vous avez été très généreux avec votre temps, vous nous avez donné beaucoup à penser, beaucoup à réfléchir.

NOTES

1. MOCQUAIS, Pierre-Yves (2011) *Histoire(s) de famille(s). Mémoire et construction identitaire en fransaskoïsie*, Regina, Éditions de la Nouvelle Plume, 2011, 342 p.
2. MONTAIGNE, Michel de (2009) *Les Essais, en français moderne*, Paris, Gallimard, coll. «Quarto», 2009, 1376 p.
3. AQUIN, Hubert (1962) «La fatigue culturelle du Canada français», *Liberté*, vol. 4, n° 23, mai, p. 299-325.
4. AQUIN, Hubert (1997) *Neige noire*, Édition critique établie par Pierre-Yves Mocquais, Montréal, Bibliothèque québécoise, 624 p.
5. Pour l'histoire de ce qui deviendra La Cité universitaire francophone, voir POPLYANSKY, Michael et YOH, Abdoulaye (2018) *Contre toute attente*, Caraquet, Les Éditions de la Francophonie, 106 p.
6. DUPONT, Jean-Claude (1985) *Légendes de l'Amérique française*, Sainte-Foy, Québec, Éditions J.-C. Dupont, 66 p.
7. Voir notamment PAPEN, Robert, «La diversité des parlers français de l'Ouest canadien», dans PAPEN, Robert et FAUCHON, André, (dir.) (2004) *Les parlers français de l'Ouest canadien, Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 16, n°s 1 et 2, p. 13-52; «Sur quelques aspects structuraux du français des Métis de l'Ouest canadien», dans COVENEY, Aidan, HINTZE, Marie-Anne et SANDERS, Caron (dir.) (2004) *Variation et francophonie*, Paris: L'Harmattan, p. 105-129; PAPEN, Robert et MARCHAND, Anne-Sophie (2006) «Un aspect peu connu de la francophonie de l'Ouest: le français hexagonal», *Revue canadienne de linguistique appliquée*. vol. 9, n° 2, p. 133-147.
8. RICOEUR, Paul (2003) *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, coll. «Points», 736 p.
9. SIBONY, Daniel (2003) *Entre-deux: l'origine en partage*, Paris, Seuil, coll. «Points», 416 p.
10. Pour les détails de l'origine de la Commission, voir son rapport: Commission sur l'inclusion de la communauté fransaskoïse, *De la minorité à la citoyenneté. Rapport final*, Regina, Assemblée communautaire fransaskoïse, 2008, 26 p. En ligne : <https://www.fransaskois.sk.ca/uploads/files/general/23/de-la-minorite-la-citoyennet.pdf>
11. Travaux sur l'utopie.